

Le pays de la Bible :

de la géographie à l'hagiographie

Daniel Bourgeois

C'est un truisme de rappeler que notre appréhension de la terre aujourd'hui est foncièrement différente de celle des cultures et des civilisations qui nous ont précédés. Notre outillage mathématique et physique, et plus encore technique et industriel nous permet de nous représenter la terre de façon étonnamment précise, utilitaire, fonctionnelle, avec un minimum de concepts symboliques, en mettant en avant les problèmes de distance, d'accessibilité, de configuration des reliefs, d'histoire géologique, d'influence météorologique, d'influences historiques et économiques des sociétés humaines, etc. En bref, nous avons une approche rationnelle et scientifique de notre planète, dont nous voyons qu'elle est fort différente de l'approche des Anciens : il suffit d'avoir lu quelques passages des *Histoires* d'Hérodote ou de la *Périégèse* de Pausanias, qui faisaient pourtant explicitement œuvre d'enquêteur, pour constater la différence radicale entre leur lecture de la géographie du bassin méditerranéen et la nôtre, non seulement parce que les choses ont changé, mais parce que leur regard était profondément différent du nôtre.

Quand nous parlons de la géographie du pays de la Bible — contentons-nous pour l'instant de cette dénomination volontairement floue —, nous avons la chance d'avoir un certain nombre d'éléments descriptifs qui nous permettent de voir comment les habitants de l'époque biblique inscrivaient leur existence dans cette terre et comment ils élaborèrent le sens même de cette terre sur laquelle ils vivaient. Je précise d'emblée que je ne parlerai ici que de l'Antiquité, sans dépasser le seuil de la conquête arabe qui introduisit de nouvelles dimensions de la géographie politico-religieuse de ce pays.

Précision onomastique et géographie théologique :

La difficulté vient déjà de la simple dénomination de cette région : dans la Bible, elle est généralement appelée « la terre » (*'èrèts*), qui reçoit parfois cette précision « que j'ai [= Dieu] donnée à vos pères », ou encore (mais moins souvent) *'èrèts Ysra'èl*, la terre d'Israël, désignant le pays comme propriété du patriarche Jacob-Israël et des douze fils, père des douze tribus, issues de lui : cette désignation de la terre à partir de l'ancêtre éponyme est assez courante dans le monde ancien et dénote déjà une certaine « pratique géographique », dont on trouve déjà une formulation explicite dans le Deutéronome :

*« Quand le Très Haut donna aux nations leur héritage
et quand il répartit les fils d'Adam,
il fixa leur limites selon le nombre des fils d'Elohim
mais le lot du Seigneur, ce fut son peuple,
Jacob [Israël] fut sa part d'héritage » (Deutéronome 32, 8-9).*

Manière très significative de donner à la géographie son fondement transcendant : la terre (= le monde) appartient à Dieu, puisqu'il en est le créateur (*Genèse 1*), mais il en « sous-traite » la gestion à ses anges (les fils d'Elohim) pour toutes les nations de la terre (d'où la notion d'anges ou dieux inférieurs, conducteurs des nations que l'on retrouvera dans une autre version des astres conducteurs

des peuples en *Deutéronome* 4, 19-20), mais Dieu s'est réservé le peuple d'Israël-Jacob pour lui seul et donc c'est Dieu qui aura la charge de le loger sur cette terre dans la Terre qu'il va lui donner à main forte et à bras étendu : ainsi la conquête est-elle justifiée théologiquement.

Cette dénomination théologique de la Terre connaîtra par la suite des transformations : après la rupture de Jéroboam en deux royaumes (Nord et Sud), on parlera d'Israël et de Juda qui, sous sa forme grecque donnera *Ioudaïa*, pays de Juda ou Judée, qui relève de la même théologie géographique, puisque le secteur sud du pays peut être compris comme la terre que Dieu a donnée à Juda et à ses descendants. Il faudra donc attendre la conquête romaine pour que la province, selon un découpage nouveau reçoive le nom de *Palaïstinè*, Palestine, modification elle aussi très significative, puisqu'elle désigne la terre comme terre des Philistins, occupants de la région sud-ouest de la région, Philistins que les Hébreux caractérisaient comme des incirconcis. C'était donc une dénomination intentionnelle pour éviter toute connotation liée au peuple juif : il est intéressant que les successeurs de Constantin modifièrent le découpage administratif de la région, en gardant le nom de Palestine, nom qui lui resta jusqu'à la conquête arabe.

Situation géographique de la Terre :

La région qui nous intéresse est, d'un point de vue géographique, dans une situation unique : elle constitue avec le Sinaï, le seul lieu de passage par la terre ferme entre deux continents, l'Afrique et l'Asie. Cette vocation de couloir lui restera depuis les époques les plus reculées de la préhistoire jusqu'à l'époque de l'aviation. Le problème de la navigation ne fit qu'accentuer ce caractère durant toute l'Antiquité, puisque le passage était non seulement nord-sud, mais également est-ouest, puisque tous les produits venant de l'extrême Orient transitaient par les routes caravanières qui aboutissaient à Alexandrie ou à Antioche de Syrie par la Mésopotamie et Damas, ou au sud, par la Nabatène, le golfe d'Eilat ou celui de la Mer Rouge, dont nous repèrerons le tracé tout à l'heure.

C'est donc dire qu'elle fut sans cesse impliquée dans la vie politique, militaire, économique et sociale. Concrètement, durant l'époque biblique, elle fut le lieu de l'extension alternative des grandes puissances, Égypte venant du sud, Royaumes hittite, assyrien, perse venant du nord. Ici encore, nous voyons à quel point la situation géographique a déterminé le contexte et les événements historiques : contrairement à ce que peut laisser entrevoir une lecture de l'histoire biblique au premier degré, il faut reconnaître que la structure politico-sociale de la Palestine n'est vigoureuse et prospère que lorsqu'elle peut bénéficier de la faiblesse de ses grands voisins. Pour nous, lecteurs de la Bible, l'apogée de la vie politique du pays est représenté par l'époque de David et de Salomon : en fait, c'est parce que l'Égypte est considérablement affaiblie à l'époque et que le royaume d'Assur est encore dans son berceau : c'est à la faveur de ce déclin politique des deux grandes puissances que David va pouvoir remodeler le paysage politique par une succession de guerres et d'escarmouches, politique que Salomon poussera à son accomplissement par la mise en place de structures administratives tellement maladroites et insupportables qu'elles aboutiront au schisme de 931 : l'âge d'or de l'unité politique aura été de courte durée (100 ans à peine). Déjà un royaume rival se reforme à l'est autour de Damas, et cinquante ans plus tard, s'amorce l'essor foudroyant du royaume assyrien d'Assurnasirpal II et de Salmanasar III. Mais l'époque de David-Salomon marquera profondément la mémoire du peuple et constituera la référence idéale de la terre qui s'étend d'une mer à l'autre (Méditerranée et Mer Morte) et du pays des deux fleuves (Aram Naharaïm) au torrent d'Égypte (*Ouadi El Arish*) : ces frontières idéales ne seront évidemment jamais atteintes et ressemblent au tracé des frontières dites naturelles de la France incluant toute la rive droite du Rhin !

Cette situation géographique a d'ailleurs quelques conséquences : les itinéraires militaires et caravaniers passent par la plaine, notamment le plus connu, la *via maris*, qui longe la mer au nord de la presqu'île du Sinaï et monte vers le nord en traversant la plaine de la Shephéla et celle du Sharon pour franchir le mont Carmel à la passe de Meggido et traverser la plaine de Yizréel, après quoi elle fait une fourche, soit en continuant droit vers le nord par Acco et Tyr, vers Ugarit, soit en obliquant vers le nord-est pour aller vers Hazor, puis la passe de Hamat, pour s'engager entre les monts du Liban et de l'Anti-Liban et remonter la vallée de l'Oronte, vers Alalakh et Antioche. Une autre branche de la *via Maris* s'orientait plus à l'est depuis le lac de Galilée en direction de Damas et Palmyre. Ici encore, on

voit les conséquences de cette situation géographique : mieux vaut habiter loin des autoroutes et le peuple d'Israël a toujours considéré que l'établissement dans la montagne, en-dehors des plaines qui servent de voie de passage était bien préférable. Cet isolement relatif, loin de la grande voie commerciale a permis à Israël puis à Juda de ne pas se trouver immédiatement sur le passage des armées. D'où l'approche de géographie humaine assez particulière que l'on trouve dans certains textes : le peuple a comme site privilégié la montagne, la plaine en réalité est réservée aux païens. Tout ceci étant en parfaite avec une certaine théologie de l'élection : ce qui est élu est pur, préservé de tout mélange, ce que permet une situation relativement isolée dans la montagne : ce qui ne l'est pas est mélangé, impur, comme le sont les peuples qui habitent la plaine. Ce qui n'empêche pas les prophètes comme Isaïe d'annoncer un prochain salut pour les païens et les peuples de la plaine, comme on peut le voir dans cet oracle :

*« Dans le passé, Dieu a humilié le pays de Zabulon et le pays de Nephtali
mais dans l'avenir il glorifiera la voie de la mer,
au delà du Jourdain,
le district [ou la Galilée] des nations » (Isaïe 8, 23 repris par Matthieu 4, 13-16)*

Ici donc, c'est la situation de géographie économique qui crée une partition d'essence religieuse qui vient renforcer les valeurs symboliques de la théologie de l'élection comme non mélange. On comprend dans ce contexte la portée de réflexions sur Jésus comme celle que fit Nathanaël : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? » (*Jean 1, 46*) ou encore celle de la foule : « Le Christ viendrait-il de la Galilée ? » (*Jean 7, 42*) et des Pharisiens « De la Galilée, il ne surgit pas de prophète ! » (*Jean 7, 52*). La question de l'origine géographique galiléenne du Messie et de l'annonce du salut n'est donc pas un problème annexe dans le Nouveau Testament !

Quelques données de géographie physique et de géologie :

Il est temps d'en venir à une description plus systématique de ce petit pays d'environ 400 km dans le sens nord-sud, depuis les sources du Jourdain jusqu'à Eilat et de 120 km de large au maximum dans le sens est-ouest entre le sud de Gaza et le centre de la dépression du Jourdain. en fait le paysage peut se décrire de façon très simple à partir des différences de relief. Il comprend trois parties dans l'axe nord sud :

- à l'ouest une plaine côtière, résultat de dépôts marins quaternaires et éoliens (cordon littoral de dunes) qui part au sud du désert du Sinaï et monte vers le nord devenant de plus en plus étroite jusqu'à ce qu'elle vienne buter sur la chaîne du Carmel, seule barre rocheuse sur ce littoral parfaitement rectiligne. Le Carmel lui-même se dresse comme un éperon très accidenté par un jeu complexe de failles et domine la mer à sa pointe ouest : sur son flanc nord est construite la ville de Haïfa. Cet éperon est un prolongement du massif montagneux central (cénomaniens ou mésocrétacés), complété par des alluvions éocènes : au moment du soulèvement des sédiments, il se produira une faille vers l'est dont le rôle historique sera important, puisque c'est ici le seul passage de la via maris, c'est la célèbre passe de Megiddo, fréquemment mentionnée dans le texte biblique. Au nord du Carmel, la plaine côtière reprend, de plus en plus limitée par le massif montagneux de la Haute Galilée et finit par buter sur le massif du Liban. Au sud du Carmel, la plaine est généralement divisée en deux régions : au sud la plaine philistine, au nord la plaine du Sharon. Ce pays dans l'Antiquité n'avait sans doute pas grand' chose à voir avec l'aspect très fertile et peuplé que nous lui connaissons aujourd'hui, grâce au travail des Israéliens. Pas de ville comme Tel-Aviv aujourd'hui. En fait, le littoral uniquement sableux ne permettait pas vraiment d'installations portuaires de quelque envergure, à l'exception de Ashdod et de Dor. Il faudra attendre les grands travaux d'Hérode le Grand et la mise au point d'une nouvelle économie à l'échelle de la Méditerranée (la mondialisation de l'époque) pour qu'on entreprenne la construction totalement artificielle du port de Césarée qui vit saint Paul embarquer et débarquer à plusieurs reprises ... Par ailleurs, les moyens d'irrigation de l'époque étaient restreints et ne permettaient pas par exemple la culture du citronnier et des autres agrumes qui font

maintenant la réputation agricole de la plaine de Sharon : donc il n'y avait pas non plus de villages juifs dans cette partie du pays. Si l'on ajoute à cela que le bord de mer était impraticable et quasiment inconstructible à cause des dunes qui ne sont toujours pas vraiment stabilisées de nos jours, on comprend que cette plaine côtière ne parut jamais intéressante à conquérir. Ce n'est donc pas un hasard si, comme on le sait, ce furent les Philistins ou Peuples de la mer qui s'y installèrent probablement vers le milieu du XI^e siècle, après leur défaite dans le delta du Nil, face à la flotte égyptienne de Ramsès III en 1170. Les Philistins étaient des marins, des guerriers et des forgerons, probablement ceux qui amenèrent le fer dans cette région : dans un premier temps, s'implanter dans une région côtière n'était pas pour leur déplaire, mais très vite ils éprouvèrent le besoin de rechercher un hinterland agricole pour leurs cités : ce fut l'origine des combats dont nous lisons les récits dans les livres de Samuel, sous Saül et David ...

- La bande centrale est la région montagneuse qui nous est bien connue des récits bibliques et de l'actualité que l'on appelle la montagne de Judée-Samarie, correspondant grosso modo au tracé de ce que l'armistice de 1948 a appelé la Cisjordanie. C'est aussi le résultat d'un mouvement de plissement complexe de sédiments cénomaniens dû au rapprochement des continents, mais qui ne s'élève pas plus haut. On a donc une succession de massifs qui du sud au nord sont d'abord la montagne du Négèv, séparée de la montagne d'Hébron par la plaine très fertile de Béerschéva. La montagne de Hébron prend rapidement un relief assez fort et culmine à 1016 m. Puis c'est la montagne de Jérusalem et des alentours, comme le rappelle le psaume : « Jérusalem, des montagnes l'entourent : ainsi Dieu entoure son peuple dès maintenant et à jamais » (*Psaume* 125 [124] 2). Puis la montagne de Béthel qui culmine vers 1070. Puis la montagne de Samarie, avec son relief typique des deux montagnes, l'Ebal et le Garizim qui sont déjà moins élevées (entre 700 et 800 m). Enfin le massif s'apaise doucement vers la plaine de Yizréel avec un dernier contrefort, les monts de Gelboé où Saül et son fils Jonathan, ami de David trouvèrent la mort dans un combat contre les Philistins, ce qui valut la célèbre complainte de David sur la mort de Jonathan : « Montagnes de Gelboé, que ne tombent plus sur vous ni pluies ni rosée, montagnes traîtresses, c'est là que fut déshonoré le bouclier des héros » (*II Samuel* 1,21). Dans cet ensemble montagneux, on trouve divers calcaires généralement crayeux mais parfois aussi un magnifique calcaire, très adapté à la construction et à la taille : il fut utilisé dès les premiers vestiges d'habitation et l'est encore de nos jours, à Jérusalem : ce très beau calcaire est surnommé *malaki* par les palestiniens (= royal à cause de ses veines rougeâtres à cause de l'oxyde de fer). C'est un calcaire qui résiste assez bien à l'érosion et qui prend des formes régulières, très arrondies, d'où cet enchevêtrement de mamelons aux formes assez douces. Mais, entre ces vallons et ces plateaux, se fauillent des vallées très profondes entaillées par les oueds qui coulent avec violence à la saison des pluies et déposent des alluvions dans les cuvettes. Cette partie de la montagne, plus difficile d'accès fut le lieu de résidence par excellence du peuple juif dans l'Antiquité : ironie de l'histoire, c'est aujourd'hui la situation inverse, puisque les Palestiniens habitent la Judée-Samarie et la plus grande partie de la population juive habite plutôt dans la plaine. À l'époque de la royauté juive, on peut imaginer un paysage beaucoup plus boisé qu'aujourd'hui (la déforestation est postérieure à la conquête arabe), entrecoupé de petits espaces arrachés à la forêt pour cultiver les céréales et l'olivier. Il faut imaginer aussi quelques villes fortifiées et villages (non fortifiés), les villes étant souvent implantées en fonction d'une source, car ce n'est que vers l'époque du Fer qu'apparaissent les citernes qui donnent à la ville les moyens de tenir en cas de siège. Parmi les sources les plus célèbres, citons celle du Gihon qui jaillit à l'est de Jérusalem et coulait dans la vallée du Cédron. Car le calcaire poreux laisse passer les eaux de pluies qui s'enfoncent profondément jusqu'aux couches inférieures imperméables, ce qui permet à l'eau de réapparaître en de rares sources, qui généralement ne permettaient pas l'irrigation. Puis au nord de la plaine de Yizréel, ce sont les montagnes de Galilée, d'abord des collines assez douces, ensuite la haute Galilée qui est la région frontière avec le Liban. Cette région fut traditionnellement celle des tribus de

Asher, Dan et Nephtali, sans doute les tribus ralliées le plus tardivement à l'ensemble du peuple.

- La troisième région géographique dans le sens nord sud, est la vallée du Jourdain, qui part de ses sources au pied de l'Hermon (2700 m) qui descend régulièrement mais fortement pour s'élargir d'abord à la hauteur du petit lac Hulé, puis à la hauteur du lac de Galilée (altitude -210m), puis continue sa descente jusqu'à la Mer morte (altitude -400m). Comme on le voit sur tous les clichés, la vallée du Jourdain apparaît comme une faille très profonde, compte tenu du dénivelé entre les monts de Judée qui s'élèvent à +1000m, le fond de la vallée de la Mer morte ou Mer de sel à -400m, suppose que pour aller de Jérusalem (+800m) à Jéricho (-400m), on descend de 1200m en 35 kilomètres ! On imagine donc en même temps les difficultés de communication entre les deux régions et la grande proximité (une petite journée de marche) : ceux qui sont allés au monastère de Khirbet Qûmran comprennent pourquoi ce mouvement séparatiste qui voulait ne plus dépendre du sacerdoce de Jérusalem avait choisi ce lieu de refuge et de solitude ; on comprend aussi pourquoi les falaises qui plongent dans la Mer morte furent le lieu de la résistance des juifs lors de la révolte de Bar Kokba et pourquoi les moines chrétiens du désert de Juda auront le même réflexe que les Esséniens et les lares monastiques célèbres de saint Sabas, de saint Euthyme ou de Koziba auront la même fonction de créer une solitude presque inaccessible à deux pas du centre urbain de Jérusalem qui était siège épiscopal. Le Jourdain lui-même coule donc dans cette dépression qui commence ici en Palestine, continue par la Araba, puis par le golfe de la Mer Rouge, et se poursuit sur le continent africain à travers l'Erythrée et l'Éthiopie, jusqu'à la haute vallée du Nil. Il s'agit d'une faille très importante qui s'est accompagnée de volcanisme. D'où le fait que le plateau du Golan et les alentours du lac de Tibériade sont des sols volcaniques et que toute la région nord-est de la Galilée est marquée par des phénomènes volcaniques : le Thabor et les cornes de Hattin où Saladin remporta une victoire décisive sur les croisés sont des cônes ou des mamelons volcaniques. Le plateau du Golan et la basse Galilée sont géologiquement des sols basaltiques. On en trouve un écho dans la construction des villages autour du lac dont les maisons que l'archéologie a révélées sont toutes bâties en gros blocs de basalte. Cela explique aussi que les grandes falaises qui dominent à l'est la vallée du Jourdain et qui sont aujourd'hui en Jordanie résultent d'un basculement des sédiments cénomaniens suite à ce phénomène de faille. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette basse vallée du Jourdain n'a jamais attiré les populations, car les environs immédiats du fleuve (le *Ghor*) sont pratiquement inaccessibles et c'était encore au XII^e siècle un lieu de chasse au lion. Par ailleurs le taux de salinité de la mer empêche toute possibilité de vie végétale et animale : d'où la célèbre description par Ezéchiel de la reviviscence du désert et de la Mer morte par la source jaillie au pied du temple : « Cette eau s'en va vers le district oriental et descend dans la Araba, elle se dirige vers la mer, en sorte que ses eaux deviennent saines. Partout où passera le torrent, tout être vivant qui y fourmille vivra. Le poisson sera très abondant, car partout où cette eau pénètre elle assainit et la vie se développe ... Les poissons seront de la même espèce que ceux de la Méditerranée » (*Ezéchiel* 47, 8-10). Le paradoxe de l'histoire veut pourtant que ce soit, pour des raisons mystérieuses, que la première "ville" néolithique (probablement vers 8000 avant J.-C.) soit née à quelques kilomètres de la mer morte dans ce climat sec, très chaud et parfois même étouffant.

Donnée climatologiques

On ne comprend la géographie humaine de ce pays qu'en fonction des données climatologiques. On se trouve devant un climat de type subtropical avec saison de pluie (de novembre à février) et saison sèche (à partir de mi mars ou début avril). La saison des pluies est elle même de type méditerranéen : très violente, avec bonne pénétration dans les sols calcaires et ruissellement de l'excès d'eau par les ouadis qui deviennent pour quelques heures des torrents qui emportent tout sur leur passage. Dès que la pluie tombe, la terre est littéralement ressuscitée et l'on comprend les

prophéties qui expliquent que « le désert refléurit », précisément parce qu'en une journée toute la végétation pousse, et peut se faner en une nuit s'il arrive une vague de vent du désert. Dans ces conditions la précarité des récoltes pèse lourdement sur l'existence humaine : c'est un des éléments du récit de Joseph et ses frères. Les nomades que furent les Israélites furent souvent contraints d'aller chercher des céréales en Égypte, pour ne pas mourir de faim. Les régions les plus arrosées sont évidemment la plaine côtière et la zone montagneuse centrale, parce qu'elles reçoivent la pluie des nuages amenés par le vent d'ouest. Mais les nuages ne vont pas très loin et Jérusalem marque à peu près la limite de l'isohyète 500 : dix kilomètres à l'est, c'est déjà l'isohyète 200 et donc le début du désert de Juda.

De ce fait, la vie agricole est unique par rapport aux autres régions du croissant fertile : tant en Égypte qu'en Mésopotamie, la civilisation fut puissamment aidée par la possibilité d'une irrigation, naturelle pour les crues du Nil, artificielle par des systèmes de canaux d'irrigation : cette différence n'échappa pas au pouvoir d'observation des Hébreux qui en tirèrent des conséquences théologiques intéressantes et suggestives : voici ce qu'on lit dans le Deutéronome :

« Le pays où tu entres pour en prendre possession n'est pas comme le pays d'Égypte d'où vous êtes sortis, où après avoir semé, il fallait arroser avec le pied, comme on arrose un jardin potager. Mais le pays où vous allez passer pour en prendre possession est un pays de montagnes et de vallées arrosées par la pluie du ciel. De ce pays le Seigneur ton Dieu prend soin, sur lui les yeux du Seigneur ton Dieu restent fixés depuis le début de l'année jusqu'à la fin. Assurément si vous obéissez à mes commandements, aimant Dieu et le servant de tout votre cœur, je donnerai la pluie au pays en temps opportun, pluie d'automne et pluie de printemps, , et tu pourras récolter ton froment, ton vin et ton huile, je donnerai à ton bétail de l'herbe dans la campagne et tu mangeras et te rassieras » (Deutéronome 11, 10-15 : comparer avec Jérémie 5, 24 et Joël 2, 19).

Tel est le pays que Dieu donne : un pays où coule le lait et le miel (ce miel n'étant d'ailleurs pas du miel des abeilles mais le miel préparé à partir des dattes). Il faudrait dire encore bien des choses sur la manière de décrire la géographie dans la perspective des auteurs bibliques. J'espère simplement que ce que je vous ai proposé illustre ce qui me paraît une donnée fondamentale de la culture biblique : tout ce qui touche à la vie et à l'existence de l'homme n'est pas simplement l'objet d'un constat purement scientifique, mais il éveille une interprétation théologique, car pour l'homme de la Bible, tous les aspects de sa vie la plus quotidienne sont liés à une perspective plus large et plus globalisante : la manière dont il vit pour Dieu et en présence de Dieu.